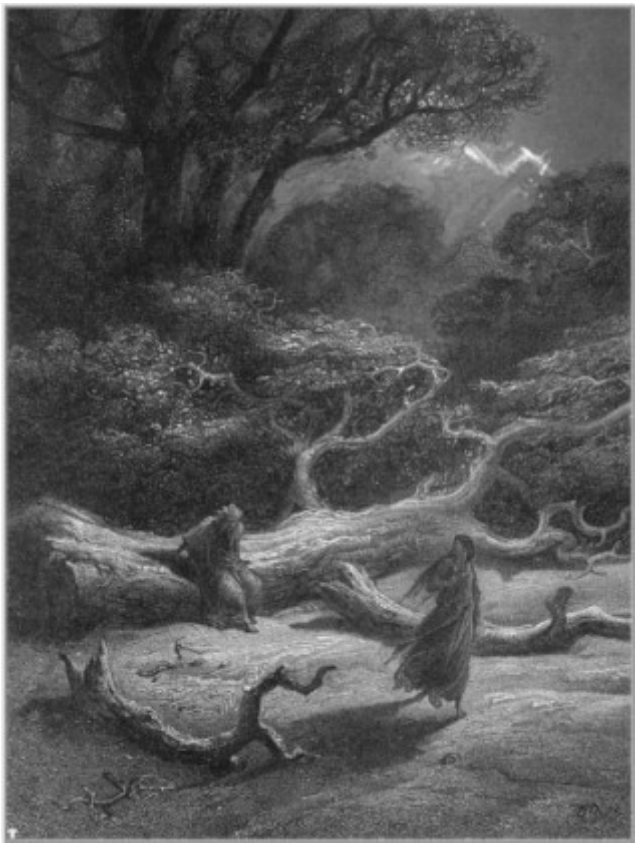
Camille Contrais

Les Combles de Brocéliande



Sept poèmes du Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau
30 août 2021
CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)
En couverture : Merlin et Viviane dans Brocéliande, d’après Gustave Doré
https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/

Camille Contrais est le pseudonyme collectif du Groupe Surréaliste du Radeau.

Le Gant de la cervidé pleine à la saison des faines

Il est quinze heures sur Paris-Pleine-Lune et il pleut sur la nuit du bord de Seine, les lions sont de sortie dans l'enclos d'un vert tendre et la sincérité enfile les gants du botulisme pour tâter l'abdomen du géant d'argile malade du diabète néolithique depuis le Mardi Gras des Lunes cuites. Il a déjà subi trois trépanations sur le Crannog d'Aldebert le Grand, et la septième lui sera mortelle si une chenille bleue aux taches de sang s'avise de tarir sa dent de loup ou de chevreuil bleu azur. De son sort dépend celui de la grande écuelle de la triple Ardèche où l'on touille les vers pour la potion de la Sorcière de la Pâques Rousse, et il importe que la Chute de l'Empire Romains se passe bien pour le bonheur des loutres de pierre précieuse bleue, seules héritières à colliers d'agate des Cévennes et des Scythes de Syrie à l'ère des concombres de glaces.

78° degrés à l’ombre

L’escalier creusé dans la corne de l’antilope, celui que descendent les cratons verts au chapeau de crabe et que montent les lianes rouges à la rencontre des puces de cirque, celui que barre une épée plus fine qu’Excalibur quand elle fut taillée dans l’os du perroquet des Indes Noires, mène à l’Asie céleste, miroir des trois Enfers de feu, de souffle vert et de champignons de cristal vénitiens de la religion bouddhique, par la trouée de chèvrefeuille moussu et de chiffres de flammes de l’entresol où les tournesols élisent leur chef sur son trône de verre blanc pour les siècles de famine. Il me faut me rendre en ce ciel de moustiques sans nombre, de tissu d’éponges salines et de méduses fondues en symbiose par un réseau de coquilles de noix encore vertes, il me faut être demain midi sur le plus haut pic de givre en fonte perpétuelle de ce ciel où ne poussent que les lilas et où les coquelicots sont interdits de séjour par le Livre des Morts tibétains, il me faut franchir le mur de la honte bue par la terre mentholée et son tapis de sourdines, le mur de larmes des jacinthes sur le crâne nu des lilas refoulés à la porte de fonte par ses anneaux de nacre, ou bien le loup aux pattes infinies qui me poursuit en s’empêtrant dans les tuniciers du sous-bois retrouvera ma trace dans les fleurs bleues et mauves que je laisse au plus creux du vent, dans les roseaux que j’ai froissé, les

branches d’acanthes que j’ai nouées avec un foulard rouge, les pas de mon ombre qui est un oiseau de paradis le jour et un moineau la nuit dans la neige qui tombe de l’arc-en-ciel et le recouvre en un mouvement circulaire, il retrouvera ma trace par les sept vallées d’épines infranchissables et les sept mille rivière de fleurs pétrifiées que l’eau arrête dans son mouvement au jour du Shabbat, il me retrouvera avant l’oiseau de feu que ma mère envoya à ma recherche quand je fuguai avec mon frère de lait l’enfant prodigue dans la Galilée des escargots et que la seule trace qui restait de notre mémoire était le chant du barde-nocher de la Bretagne dérivant en archipel par une mer emplie de toute la chevelure des herbes, et s’il me retrouve avant, le loup aux dents de carcasses de chèvres, car elles deviennent carnassières après leur mort, s’il me retrouve le premier, oh ! ce sera la fin de la lignée de chênaies provençales que la fugue me laissa engendrer avec la nièce des conques marines, la fin de ma lignée, entendez-vous ? et je n’aurais plus qu’à qu’à rentrer sans emploi et sans fortune dans la caverne de mon père le Yéti, pour reprendre ma tâche dans son atelier de menuiserie, avec comme seul loisir d’être l’instituteur des poissons des abysses.

Le Brame de la forêt des cerfs sous Anvers

Les criquet aux yeux de verveine, aux dents de verre opaque à la mode de Phénicie, à la couronne de gui pétrifié sous le casque à ailette de son sceptre en spirale d'un soleil à l'autre, lui, le prêtre de Dagon le Philistin sur l'autel qui est tout l'océan pacifique quand il grouille de toute cette chapelure animée en mille serpents par l'harmonie des triples soleils en pagaille dans le panier du ciel, lui, le prêtre païen de l'église éthiopienne vouée par Satan aux dieux-zèbres de la Nubie future, a du prononcer le divorce d'Anu et d'Enlil selon le rite des fleurs d'eau qui poussent sur une eau plus noire ou plus blanche selon le versant de leur livre formé de leurs gouttelettes de mercure, et c'est un rite terrible, croyez-moi, terrible comme l'orage quand on le prononce d'une voix de forêt profonde aux rameaux unicellulaires, cette forêt d'entre les forêts sauvages de l'Oregon sous la grande biche des montagnes qui est la déesse des tribus ourses, quand on prononce enfin la sentence tranchant comme l'air de février la chair des époux, sur l'autel des coquelicots, de leur culte des cornes de feu dans le coin de l'église anathème, l'autel sanglant et jamais propre dont la traîne de fil d'argyronètes plongent dans un ciel inexistant par les chemin de traverse de l'air, ceux que seuls connaissent les oiseaux migrateurs qui ont

renoncés à se changer en flamant ou en ibis pour s’enraciner en tant qu’hommes d’argile dans les sables de Cologne, et n’emprunteront plus jamais la route secrète dont les escargots de feu vitrifié ne sortiront jamais plus loin que la troisième ornière de fer pour révéler ces secrets que je ne suis pas censé savoir et vous rapporter en cette minute de silences fanés aux plates-bandes de béton liquide.

Cannibalisme dionysiaque

Le rêveur de feu et le rêveur des fées se sont affrontés au jeu de go, celui des dionysiaques abbesses de Saint-Pétersbourg avec ses jetons de verre et de chair marine sur un plateau qui alterne pays et mers glacées, déserts en feu et forêts noyées, maisons normandes et huttes australopithèques incendiées, le jeu le plus sacré depuis les échecs d'Olympie sous la peste de Chine en somme, pour trois enjeux dont dépendent le monde : l'amour de la fée aux visages d'iguane et au cœur fait d'une racine de menthe sauvage dans un corps de brouillard givrant, et aussi la royauté sur les mers qui ne sont pas encore salées car exemptées jusqu'à la prochaine bataille de Vilnius du don des mines de sel de la région des Landes par Charles le Chauve au traité de Fenain, et enfin la dévoration rituelle des saucisses du Valhalla dont la chair de porc et de chien jaune est encore vivante jusqu'au prochaine orage sur Brest. N'est-ce pas là les enjeux de la domination sur l'univers jusqu'à l'isthme de la dernière dune de cendre verdie par le feu grégeois, pour le moins ? Que nenni, prophétisent les rouleaux de parchemins et les foulards de soie verte noués aux même aubépins, de leurs voix rivalisant dans les aigus sans cesser de caresser les oreilles des sourdes qui n'entendent qu'elles et de briser celles des louves de

flammes qui s’éloignent sans cesse de la mer depuis la désolation de Rome sous Constantin II de Bavière ou de Bavay, selon les historiens des peuples fauves et même plus précisément loups-garous. Que nenni, la prophétie est formelle : ils ne seront jamais rois que d’un morceau de gruyère moisi sur un piège à souris, et ne piégeront que les souris qui ont un corps de groseille et une tête d’air blanc.

La Dernière guerre, cette fois

Les mousses et les fougères, dans leur guerre contre les scarabées dont la tête de biche s'orne d'une perle de lait de fraisier depuis que leur a offert l'arc-en-ciel de novembre en remplacement de leur tête d'homme de fer pennsylvanien sur leurs épaules invisibles qui ne pouvaient plus guère supporter que les radicelles blanches de la Tour de Londres ou de la Tour d'Ivoire de Tombouctou-Sud, les mousses et les fougères qui la semaine précédente s'affrontaient entre elles pour les yeux porteur d'eau et de sécheresse du discobole de bronze sur son piédestal qu'on appelle Paris mais qui n'est une ville que pour les fourmis brunes, ces peuples végétaux aujourd'hui réconciliés dans la conquête du feu olympique qui brûle au centre pavé de granit rose de la galaxie d'Andromède et ne doit s'éteindre sous aucun prétexte si l'on ne veut que l'étai de chêne et d'olivier de la voûte de l'univers ne s'écroule dans l'océan de lait roussi qui est sa base trop fragile, cette quête avortée dont celle du Graal ne fut qu'un prémisse et qui échoua avec la nef d'os de roussettes des chevaliers bretons sur la Terre-Adélie à l'endroit où sa côte n'est faite que de crânes de phoques à bosse blanche, cette quête poursuivie par l'extermination des scarabées par ailleurs déjà décapités et courant bien plus à gauche, du fait de leur jambe de bois, que des poulets sans têtes, ces deux peuples végétaux

devenus frères de sang selon le rite de l'agneau israélien revisité par la Bible cathare afghane, ce peuple unique finalement et bientôt plus minéral que végétal, échouera-t'il à franchir le seuil de la porte ménagée dans le basalte vert de la voûte céleste provençale, la porte faite d'une seule défense du dernier rhinocéros laineux de Sibérie pharaonique, la porte dont Dieu balaye le seuil pendant que sa femme la biche païenne mijote la potion de coquilles de limaçons qui procure l'éternité aux limaces des jardins alpins les plus vastes et clos de murs de granit sans porte ? Non, elles ne peuvent échouer, ou bien je devrais errer loin de ma chaumière aux murs de pluie d'or jupitérienne et de pluie de sang de tomates animales comme il y a l'agneau végétal de Tartarie, je ne reverrais jamais mon feu vert et glacé de menthe, oui, sa flamme même est de menthe et il ne se nourrit que d'air s'il passe par la poitrine de l'émeu, et c'est pourquoi il me manquera cruellement et c'est en mort-vivant sans poumons ni côtes, fait de chair sans viscères et aux os de liège brûlé, incapable d'autant de vivre et de mourir, que j'errerais jusqu'à la fin des temps la plus lointaine par les déserts de houx et les déserts de sable rouge, affamé à moins qu'un œuf de pie gobé tous les trente-six ans ne calme un peu la brûlure de mon estomac réduit aux dimensions d'un pois de senteur. Peu enviable, le sort d'un exilé de Transylvanie, n'est-ce pas, douce dame aux yeux de chèvre bleue ?

Le Troubadour des oiseaux

Dragon bleu, dragon vert, dragon rouge : ils sont au complet, le triumvirat qui règne sur la Crimée et ses cerises et ses cerisiers qui sont une armée en marche vers le Temple d'Amon au petit matin, et ils sont tous réunis avec eux, les membres de la vénérable assemblée détentrice de la vénérable sagesse des pâtes de verres pensantes dont sont fait les piliers du ciel en Chine, moins obtus que ceux qui le soutiennent en Grèce intérieure entre Thessalonique et Salo-d'Athènes. Tous là, vous dis-je : le chèvrefeuille aux ramifications infinies autour du point central qu'est le brugnon qui est son cerveau, et les limaçons dont la coquille de verre laisse voir leur corps qui est tous les départements et territoires d'outre-mer de la République des enfants-lettres qui sauvèrent au métro du Trocadéro la jeune fille harcelée par les loups verts aux manteaux d'agate et aux couteaux de cornaline brisée à blesser salement, depuis sa chute du traîneau de l'air dans sa course d'Orient en Occident en passant par Byzance, et aussi le mammouth et son époux l'ours dont son nées les lignées d'holothuries, de crinoïdes, de castors, d'écureuils verts et longs comme des serpents mais aux pattes de verre souple qui s'écaillent en marchant et d'où sourdent les poussières, et les poussières sont là aussi qui chantent à la gloire des astres qui ne luisent que sur la Champagne et de ceux qui ne luisent que sur

l’Ardenne, et ne se rencontrent jamais les uns les autres par-delà le mur fait d’une seule coquille de couteau et d’une seule épine d’oursin. Tout cette docte assemblée doit décider du sort de Julie des Abysses, reine au collier de pommes du ruisseau d’un empan de long et de large, dont le sort est plus important que celui des plus grands empereurs sur le terrain vague qui va d’une galaxie à l’autre par les rivières du vide. Car moi-même qui vous parle, que Julie choisisse la vie du plus grand castor ayant vécu ou celle de la couleuvre basque aux crachats de poires, et je ne pourrais plus jamais vous écrire, et ma parole même ne s’envolera plus qu’en fleurs de violettes et fumées de jasmins, à jamais incompréhensible même de la mère de ma cousine l’astre du Morvan, l’étoile de Troyes et d’Orléans au gré de ses voyages de baladins en ballons attelés d’oies et de chenilles par terre, mer et air.

Épilogue du moustique

J’ai vu le monde aux mille jardins bleus et algues rouges dans la graine de haricot

J’ai bu à même l’œuf qui est le seul descendant du chêne-liège après Charles d’Anjou et son renard de verre et sa biche de cerfs mêlés comme siamois

J’ai chevauché les dragons de feu de l’Apocalypse troyenne ou russe et les démons-oiseaux verts des Croisade

Ainsi que la balançoire qui du chêne permet de passer de l’univers à ses coulisses de cèdres

J’ai percé l’énigme que la coquille de bernacle enferme au creux d’une paume de géant africain

J’ai rencontré en personne la grenouille, roi de crustacés et des macareux sur les Grands Lacs américains que les pirogues fréquentent à nouveau changées en train, apportant mille présents sur leurs rails de porcelaine

J’ai retiré l’aiguille d’os du chameau de plâtre brun et du crocodile de marbre, statues égyptiennes parmi les plus anciennes à avoir délivré les oracles de la pluie parfumée

J’en ai vu du pays, c’est sûr, depuis le poteau de sucre vaporeux où pend le pantin de chiffon de ma grand-mère sorcière, son livre de contes à la main de fer griffue

Et pourtant je suis revenu aussi bête que le jeune homme du village

À tête de roseau farcie de graines de sésame ou de courge
Et qui ne sait compter que jusqu’à neuf
À moins d’avaler une souris